

Revolueur

Yannick Ethier

Numéro 4, 2007

Roulottes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ethier, Y. (2007). Revolueur. *Biscuit Chinois*, (4), 128–137.



Yannick Ethier

Yannick est :

- a) une jolie rousse
- b) un auteur américain alcoolique né en 1903 et gagnant du Prix Pulitzer
- c) le vrai nom de Bono
- d) un des deux fondateurs de Google
- e) un joueur de hockey, recrue pour les Six-Guns d'Albuquerque en 1974
- f) un sans-dessein

revolveur

chouchou du comité de lecture

BETTY ET MOI SORTÎMES DU CINÉMA vers vingt-deux heures trente et j'eus tout de suite envie de me masturber. Il y avait eu Rita Hayworth dans le film et quoique j'appréchiassse ses nichons, ce n'était rien comparé aux jolies filles en chair qui faisaient virevolter leurs jupes et leurs cheveux dans le soir d'été. L'air du dehors était étouffant et c'était encore pire dans mon slip. J'allumai une cigarette et mis mon chapeau. Les filles se donnaient en spectacle en marchant comme des petites putes et moi j'avalais de travers. Certaines léchaient une crème glacée, on aurait dit qu'elles voulaient ma peau. C'est seulement lorsque j'arrivai devant la Chrysler que je me rappelai que Betty était à mon bras. Je n'en avais que pour les jolies filles mais ce n'était pas de ma faute. De toute façon Betty était un peu laide et elle s'habillait mal; sa robe marine semblait trop grande ou peut-être était-ce elle qui manquait de quoi la remplir. Il était certain que j'avais déjà fait mieux mais je m'étais dit qu'il fallait être humble et que je pourrais m'en contenter.

La Chrysler était luisante comme une balle de revolveur dans la lueur des lampadaires. Je m'y adossai, j'allumai une autre cigarette et je fumai. Betty attendait que je finisse en me disant ce qu'elle avait pensé du film mais je ne l'écoutais pas. Lorsque j'eus terminé, j'écrasai mon mégot en baillant. Je posai le talon sur le marchepied de la voiture et tins

la portière entrouverte pour que Betty s'y glisse. Je crois qu'elle me sourit en s'accroupissant mais je le remarquai à peine, car il y avait une fille qui me regardait lascivement de l'autre côté de la rue avec son pouce dans la bouche. Je ne peux pas tout voir en même temps. Je touchai mon chapeau à l'adresse de la jeune fille et je refermai la portière un peu au hasard, sans m'assurer que le bras et la jambe de Betty étaient bien à l'intérieur. Le claquement sourd de la carrosserie me fit baisser les yeux et je pus constater que oui, tout était à l'intérieur de la voiture et bien en ordre. Je la contournai et y grimpai à mon tour. J'avais le gosier sec comme un morceau de charbon.

Betty se tassa tout de suite les fesses sur la banquette et vint se coller à moi et mes biceps fuselés. Je suis un beau garçon et c'est ce qu'elles font toutes. Je pensai que j'aurais bien voulu qu'elle dégage mais aussi que je ne m'étais pas donné tout ce trouble pour rien. Je la repoussai brusquement, comme un homme, et pendant qu'elle chignait, je sortis ma bouteille de bourbon de sous mon siège et m'en enfilai une rasade. Ça me rinça tout l'intérieur et je me sentis propre. Betty s'était écartée jusqu'à avoir la figure collée à la fenêtre de la portière. Elle pleurnichait peut-être mais il faut rester ferme. Je descendis la glace de mon côté, larguai la bouteille vide dans la rue et saisis le poignet gauche de Betty pour la ramener vers moi. Elle se laissa faire comme une poupée mais encore ici c'est ce qu'elles font toutes. Elle était docile lorsque je la pressai contre moi et je l'embrassai, plutôt mal. Ça m'était égal d'être mauvais car je suis bon à autre chose et elles s'en rendent toutes compte tôt ou tard. Son odeur de framboises se fondait à mon haleine imbuvable mais n'arrivait pas à l'enrayer. Lorsque j'en eus assez, je me détachai d'elle et je mis le moteur de la voiture en marche. Ça faisait un joli ronflement. J'écoutai le moteur en me calant dans la banquette. Ça me fit penser que j'avais encore bien envie de me masturber et qu'il fallait y remédier. Betty

trouvait que j'étais encore plus beau que l'acteur dans le film et elle dit : « Ça serait bien qu'on soit seuls dans un coin ensemble. » Je répondis que c'était là également mon avis et je fis crisser les pneus.

En roulant sur Market Street, entre les restaurants bondés et les vieux hôtels en brique rouge, je pus apprécier les premières lueurs des étoiles qui découpaient les silhouettes voluptueuses des jeunes filles avec leurs jambes nues. Elles attendaient le prochain tram en groupes de quatre ou cinq, toutes fraîches et pleines de regrets de devoir rentrer dormir chez leurs parents. Je pensai arrêter la Chrysler à un coin et en embarquer deux ou trois, mais j'étais pris avec Betty à qui j'avais promis de la ramener chez elle. J'obliquai finalement sur l'Embarcadero et rejoignis Bayshore Boulevard. Il y avait la baie à ma gauche et elle semblait remplie d'épaisse encre noire. Je ne voulais pas traîner Betty chez moi car tout était sale et je n'avais pas lavé la vaisselle. Chez elle ce n'était guère mieux; sa mère serait suspicieuse et je n'ai pas que ça à faire. Je réfléchis donc un peu en conduisant et décidai de l'amener au fameux Badger Pass Lodge, où l'on pouvait louer des petites caravanes crasseuses, pour deux heures, et s'y adonner à quelques cochonneries. C'était somme toute un peu dégueulasse de ma part, mais on fait ce qu'on peut, et en général je n'avais aucune difficulté à y trouver mon compte. Je suis aisément contenté et Betty en était la preuve, car il n'y avait pas grand-chose là-dedans.

Nous quittâmes Bayshore Boulevard et roulâmes longtemps vers le Pacifique, à l'ouest. Très peu de voitures nous croisaient dans l'autre sens et je pouvais donc aller très vite. Betty me parlait pour passer le temps mais moi je ne faisais que fumer en fixant la route. Après un peu moins d'une heure, la Chrysler décrivit un arc de cercle et emprunta la petite route en pente qui menait à Badger Pass, dans les collines surplombant Shelter Cove. La piste était cahoteuse mais la voiture tenait le coup. De titanesques

Mange ta main, garde l'autre pour tenir ton cylindre quand tu pisses.

séquoias sombres bordaient la route et ça me fit penser à mon cylindre qui s'impatientait. Après huit kilomètres sur le chemin rocailleux, j'entrevis les ampoules électriques blanches qui ponctuaient les arêtes de la caravane principale, celle qui servait de bureau d'accueil. Je garai la voiture dans l'angle d'une flaque de boue, stoppai le moteur et ouvris la portière pour descendre. Betty s'endormait, la tête rejetée en arrière. Je ne savais pas si le fait de venir ici allait lui plaire mais moi ça me convenait. Je pensai qu'il y avait sans doute des ours dans le coin et qu'il n'aurait pas fallu qu'ils la découvrent ainsi, la gorge offerte aux quatre vents. Je m'imaginai tout le sang que j'aurais à éponger sur la banquette et je me renfrognai. Je n'aime pas le sang et je m'arrange pour en voir le moins possible. J'allumai une cigarette pour secouer cette idée, fermai la portière, et pénétrai dans le bureau.

Après avoir réglé les modalités de la location, je revins vers la Chrysler avec la clé de la caravane. Betty s'y trouvait toujours et il n'y avait de sang nulle part. Elle se tourna vers moi alors que je m'asseyais et me flatta une cuisse de sa main douce de fille laide. Les filles laides ont souvent les mains douces et je me demandai pourquoi. L'envie de me masturber se confirma et Betty me dit, d'un ton que je trouvai vulgaire : « Tu m'amènes dans un coin sombre ? Juste pour nous deux ? » Elle avait des idées derrière la tête et je n'allais pas me plaindre. Je fis « Oui » sans me dégonfler et remis la voiture en marche. La caravane que j'avais réservée n'était qu'à six cents mètres. J'avais hâte d'arriver car la petite route de forêt me cassait les couilles.

À l'intérieur, la caravane était exactement comme toutes celles que j'avais visitées à Badger Pass Lodge : sale, presque vide et mal éclairée. Il y avait un lit dans l'angle gauche. Les draps jaunâtres semblaient souillés mais je me dis que ce ne devrait être rien comparé aux gens qui s'y étaient couchés par le passé. Il y avait une minuscule table de nuit,

un fauteuil écrasé jouxtant une torchère électrique et une table de bois avec deux chaises. À l'extrémité droite il y avait une paroi dans laquelle était pratiquée une ouverture, fermée par une porte basse. Derrière, c'était les W.C. Je les avisai immédiatement car c'est là que j'irais me masturber enfin. Je fis pénétrer Betty et lui enlevai son imperméable, puis retirai mon propre pardessus et mon chapeau, que je jetai sur le fauteuil. Betty avait l'air de se sentir bien et se renversa sur le lit. En se remontant sur ses coudes, elle me demanda si je venais la rejoindre. Je lui dis oui mais que je devais auparavant faire un tour aux chiottes. Elle me dit de me dépêcher et alors même que je fermais derrière moi la porte des W.C., je la vis qui était déjà en train d'enlever sa robe. Elle avait un corps ordinaire mais j'avais déjà vu pire.

Je verrouillai la porte de l'intérieur. Assis sur la cuvette, je pus enfin ouvrir cette foutue braguette et en sortir le cylindre. Il était comme de la pierre depuis déjà un bon moment et il était temps que j'arrive. J'entrepris immédiatement les mouvements prévus. Après quelques minutes, je commençai à trouver l'opération ardue et l'impatience me saisit. J'implorais Jésus-sçaïste de me venir en aide lorsque j'entendis Betty me crier après de l'autre côté de la cloison. Elle me disait de me dépêcher, qu'elle avait quelque chose à me montrer et que j'allais aimer ça. J'accélérai le processus et lui criai de fermer sa gueule. On n'a pas idée de déranger un homme à un moment pareil. L'opération se prolongea quelques minutes encore, sans résultat apparent, jusqu'à ce que deux coups de revolver retentissent dans l'autre pièce de la caravane. Je me figeai net malgré le travail inachevé. Je me levai, sans penser à reboucler ma braguette, et réalisai que mon propre revolver perdait son temps dans la poche intérieure de mon pardessus. Je regardai autour de moi dans les minuscules chiottes et aperçus un coupe-papier qui traînait là par hasard, sur le réservoir de la cuvette. Il avait

un beau manche de cuivre avec des gravures. Je l'empoignai et attendis quelques secondes avant de m'employer à ouvrir la porte basse sans bruit. J'y arrivai plutôt silencieusement et mis le pied dans la pièce principale de la caravane. Aucune des deux personnes qui s'y trouvaient ne fit attention à moi alors que j'entrais; pourtant une seule d'entre elles était morte.

Je serrai le coupe-papier dans ma main gauche et m'approchai tout doucement de l'homme qui se tenait debout en me tournant le dos. Il était grand et costaud, et il portait un beau trench-coat gris fer, qui allait bientôt être salement taché. Son postérieur, son dos et sa nuque ne me disaient rien et j'en conclus que je ne le connaissais pas. Lorsque je fus presque à sa hauteur, je levai la main et lui enfonçai ma lame émoussée dans le côté du cou. Le sang me gicla dessus comme de la morve d'enfant. Les jambes de l'homme flanchèrent et il s'abattit lourdement sur le sol en se serrant la gorge. Ça lui coulait entre les doigts en faisant de longs filaments veloutés sur l'épaule de son trench-coat. Je me dirigeai vers mon pardessus sans regarder le corps de Betty sur le lit et attrapai mon revolver. Je visai attentivement et logeai une balle entre les omoplates de l'inconnu puis une autre juste en dessous la nuque. Ça commençait déjà à sentir la charogne mais c'était peut-être moi qui avais vu trop de films. J'ouvris la porte de la caravane et y poussai le cadavre de l'homme du bout du pied. Il était lourd et je me tordis un peu la cheville. Puis je ramassai son chapeau, car il ne faut jamais les gaspiller, et je revins vers le lit où était étendue Betty. Elle avait reçu deux balles dans la poitrine et le sang coulait en épousant les reliefs. Elle n'avait gardé que sa culotte et ses collants. Je me demandai pourquoi les jeunes filles aujourd'hui n'hésitaient jamais à dévoiler leurs seins au vu et au su de tous, alors qu'elles gardaient le reste bien caché. Je me moquais de la réponse et pensai immédiatement à autre chose. Je me dis qu'il fallait bien

débarrasser cette porcherie. Des gens dans les caravanes autour avaient probablement entendu les coups de feu et n'allaient pas tarder à rappliquer.

J'allumai une cigarette que je posai en équilibre sur ma lèvre inférieure. Je rangeai ensuite mon revolver tout chaud, passai le corps de Betty par-dessus mon épaule en évitant le sang dégueulasse qui lui dégouttait des mamelons, et le jetai par la porte. Il alla cogner le cadavre de l'homme que j'avais extirpé de la caravane et ça faisait une jolie pile. Je revins à l'intérieur, fixai quelques instants la flaque de sang brunâtre sur le lit, et éteignis la torchère. Je ne voyais plus la flaque de sang et j'en étais bien content. Je me demandai si j'avais toujours envie de finir de me masturber mais je conclus que le moment était passé. Ce n'était pas trop grave car on peut toujours trouver un moment pour ça. La difficulté est de le faire sans que personne ne s'en rende compte. Je rempochai donc le cylindre dans son ouverture et fermai ma braguette.

La chaleur ne se calmait pas et l'air étouffant descendait comme une enclume au fond de mes poumons. Je quittai la caravane et allai ouvrir le coffre de la Chrysler. J'y empilai les deux corps et tout s'emboîtait parfaitement. Je me demandai si le fabricant n'avait pas pensé à ça lors de la conception et s'il avait même fait des tests. Je me dis que c'était possible mais qu'on ne pouvait pas savoir. Je grimpai sur le siège du conducteur et mis le moteur en marche. Il y eut le grésillement agréable et je pris une bonne bouffée d'air. Même dans un endroit aussi reculé, l'air de Californie est toujours empreint d'un peu de sel de mer et ça me piqua dans les narines. J'allumai une cigarette pour ne plus y penser. La voiture vrombit et je m'aventurai plus profondément dans la forêt de séquoias. Je ne connaissais pas bien le coin mais je savais qu'il y avait un lac quelque part, je l'avais vu sur la carte des environs qui décorait le mur du bureau d'accueil. Je dus zigzaguer entre les troncs

pendant au moins quinze minutes. J'eus le temps de fumer trois cigarettes et elles étaient bonnes. J'aperçus enfin l'étendue d'eau au tournant d'une courbe abrupte; l'eau était stagnante et il n'y avait rien autour. Quelques derniers séquoias bordaient le lac et derrière, c'était le désert. Des taillis d'herbes et de brindilles y poussaient en ondulant dans la brise chaude. Je fis faire demi-tour à la Chrysler et la reculai vers le bord de l'eau. Je sortis et m'accoudai à la portière pour m'allumer une cigarette. On ne voyait que trois ou quatre étoiles et ça n'éclairait que dalle. Je dus allumer les phares de la voiture pour voir où je mettais les pieds. Après avoir retiré mon chapeau et mon pardessus, j'empoignai le corps de l'homme dans le coffre et le balançai dans l'eau. Ça fit un splouche mais le bruit s'éteignit presque immédiatement. Je crachai dans l'eau pour ponctuer mon geste. Je passai ensuite le corps nu de Betty sur mon épaule et franchis les quelques mètres qui me séparaient du désert. Je le laissai lourdement s'écraser sur le sable dur, revins à la voiture pour saisir ma pelle et creusai pour enterrer Betty. J'accomplis un beau travail et il n'y avait presque pas de bosses. J'eus beau donner de gros coups de talons dessus, le cadavre ne voulait pas pénétrer davantage dans la terre. Il fallait s'en contenter et c'est ce que je fis. De toute façon les coyotes n'allaient sûrement pas hésiter à venir jouer là-dedans et il n'y avait donc pas à s'inquiéter. Je laissai les choses telles quelles et m'allumai une cigarette. Je me dis que si je voulais me masturber, il s'agissait vraiment du moment opportun. J'étais seul et j'avais déjà les mains sales; mais le cylindre n'était pas tellement en état, aussi décidai-je de remettre ça à plus tard.

Je réintérai mon appartement de Hyde Street vers deux heures du matin et il faisait encore plus chaud à l'intérieur. L'ascenseur de l'édifice était en panne et je dus monter à pied jusqu'au sixième avec ma cheville en compote, ce qui me fit jurer comme un cochon. Une fois à l'intérieur, je

quittai mon pardessus sali de sable et ôtai mon chapeau. J'étais en bras de chemise et je crevais comme les phoques que l'on observe au zoo de San Diego. J'avais faim et il me restait deux œufs, du bacon et quelques tranches de pain dans l'armoire. Je fis ma cuisine et mangeai rapidement, le cul posé sur le bord de mon fauteuil de lecture. Après, je m'ennuyai un peu dans l'appartement et j'ouvris la fenêtre qui donnait sur la rue. Je regardai dehors pendant une vingtaine de minutes mais il ne se passait pas grand-chose. Il y avait quelques voitures qui allaient et venaient et on aurait dit des jouets. Je voulus fumer mais il ne me restait plus de cigarettes; je devais attendre encore quelques heures avant que la tabagie au rez-de-chaussée n'ouvre enfin pour la journée. Je m'assis et me relevai quelques fois de mon fauteuil. Je n'avais rien à faire et me couchai enfin. J'avais l'impression de me sentir un peu triste mais je ne devais pas vraiment l'être. Après m'être retourné quelques fois sur le matelas dur, j'entrepris de me masturber même si le cylindre n'était pas vraiment d'humeur. Au début, je pensai à Betty dans mon imagination et à ce moment au moins elle n'était pas pleine de sang dégueulasse. Mais elle ne faisait pas l'affaire et après quelques minutes je me mis à penser à une autre fille qui était beaucoup plus jolie.